

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le labyrinthe

Anaïs Nin

Volume 4, Number 23, May 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59897ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nin, A. (1962). Le labyrinthe. *Liberté*, 4(23), 362-365.

Le labyrinthe

(Traduction française par Daisy Aldan et Mélie Tello)

C'est à onze ans que je pénétrai dans le labyrinthe de mon journal. Je le portais dans un petit panier et je gravissais les escaliers moussus d'un jardin espagnol. Je débouchai à travers des rues alignées dans un ordre parfait dans la cour d'une maison à New-York. Je marchais, protégée par des ombres d'un vert foncé en suivant un tracé que j'étais sûre de me rappeler. Je voulais m'en souvenir pour pouvoir y revenir. En cheminant, je marchais avec le désir de voir toutes choses deux fois pour pouvoir y revenir. Les buissons étaient des coudes moëlleux et velus qui frôlaient les miens, les branches, des épées au-dessus de ma tête. Ils me guidaient. Je ne dénombrâs pas les détours, les jeux d'échecs, les déplacements prémédités, les répétitions obsédantes. Ces répétitions m'avaient dispensée de compter les heures et les pas. Les obsessions devenaient l'infini. Je m'étais perdue. Je me suis arrêtée lorsque l'heure sonna l'angoisse: une angoisse provoquée par l'obsession du retour, et par la crainte de ne plus revoir ces choses. J'avais l'impression nette qu'elles ne pouvaient se révéler qu'à la deuxième fois. Si j'avais été obligée de continuer, ignorante, aveugle, tout aurait été perdu. J'étais infiniment loin de mes premiers pas. Je ne savais pas que finalement je ne me retrouverais pas où j'avais commencé. Le commencement et la fin étaient différents, et pourquoi en atteignant le but le commencement devait-il être anéanti? Je ne savais rien hors de l'angoisse qui m'êtregnait, de l'angoisse d'avoir perdu quelque chose. L'obscurité qui me précédait était plus profonde que celle qui me poursuivait.

Tout était si semblable devant et autour de moi que je n'étais pas certaine d'avoir suffisamment détourné ma route pour retrouver le point de départ. Les nuages étaient les mêmes, de même que le coassement des grenouilles, le susurrement des fontaines pareil au doux bruit de la pluie, et la flamme verte et immobile des arbres verts dans des caisses. Je marchais sur un tapis de pages sans numéros. Pourquoi n'avais-je pas numéroté les pages? Parce que j'étais consciente de ce que j'avais omis; j'avais commis tant d'omissions sur ce que j'avais pourtant l'intention de mentionner, que les numérotés étaient impossibles car numérotés auraient signifié avoir tout dit. Je montais un escalier de mots. Les mots se répétaient. Je piétinais le mot pitié pitié pitié pitié pitié pitié. Chacun de mes pas couvrait le mot entièrement puis soudain je constatai que je ne marchais pas. Quand c'était le même mot, il restait sur place, et mes pieds aussi. Le mot mourait. Et l'angoisse revenait, provoquée par la mort de ce mot, par la mort de ce qu'il exprimait. Le paysage ne changeait pas, la route était sans détours, les sentiers si mystérieusement enchaînés que je ne pouvais jamais savoir quand j'avais tourné à droite ou à gauche. Je marchais sur le mot obsession, pied nus: les arbres semblaient tellement se resserrer que respirer devenait difficile. Je cherchais le mois, l'année, l'heure qui aurait pu faciliter mon retour. Devant moi un tunnel d'obscurité m'aspirait avec violence tandis que l'angoisse me tirait en arrière. Au-dessous de moi l'escalator des mots courait rapidement comme une rivière. Je marchais sur mes révoltes, les pierres explosaient sous mes pieds. Suivre la direction de leur plus lourd débris pouvait me ramener en arrière. Néanmoins, je n'avais jamais ignoré que je n'y trouverais que des os blanchis, des cendres, des sourires décomposés, des orbites vides comme des laves froides. Mes pieds glissaient sur des larmes accumulées comme la vase gluante sur les bords des rivières, sur des cailloux polis par des eaux calmes. Je touchais des murs de cristal de roche. Aux crevasses d'écume blanche, de blanches éponges des douleurs secrètes incrustées dans le squelette dentelé des plantes. Feuilles, membranes, chair avaient été vidées de leurs substance, et leur sève et leur sang, absorbés par les crevasses, coulaient ensemble dans la rivière des désirs morts-nés. Jambes et bras et oreilles en cire s'offraient en holocaustes à la convoitise de la caverne, suspendus en ex-voto, et cloués avec d'humbles prières pour protéger les passants de la voracité du démon.

Je marchais, accrochée à la toile d'araignée fantaisiste, tissée durant la nuit, et poursuivie obstinément pendant la journée. Cette toile fut déchirée par le sifflement d'une sirène, et le carillonnement des heures. Je me suis surprise traversant des fossés, des passerelles, alors que j'étais encore attachée au cordage tendu d'un bateau en partance. J'étais suspendue entre terre et mer, entre terre et planètes. Je les traversais en toute hâte, tenaillée par l'angoisse de l'ombre abandonnée, l'empreinte des pas, l'écho. Toutes les cordes se déliaient facilement sauf celle qui m'attachait à ce que j'aimais.

Je m'enlisis dans un labyrinthe de silence. Mes pieds étaient recouverts de fourrure, mes mains de cuir, mes jambes enveloppées dans du coton plissé et lié par des lanières de soie. Fourrure de renne sur ma poitrine. Sans voix. Je savais que, comme un renne, je ne pousserais même pas un soupir si je venais à ce moment à être transpercée par une lame.

Des débris de rêve explosaient lors de mon passage à travers les fossés, tombant comme des morceaux détachés d'une planète morte, sans transpercer cependant ni la fourrure ni le coton de ce silence. Des murs de chair et de fourrure haletaient et des gouttes d'un sang blanc en tombaient avec le bruit d'un battement de cœur. Je ne désirais pas pénétrer dans le silence, pressentant que je pourrais perdre ma voix à jamais. Je remuais mes lèvres pour me rappeler les mots que j'avais formés, mais je constatais qu'elles étaient impuissantes à articuler les mots. Mes lèvres bougeaient comme l'anémone des mers, avec une lenteur infinie s'ouvrant et se fermant, sans la pression extérieure pour respirer, mais ne formant rien d'autre qu'un dessin dans l'eau. Ou elles s'agitaient comme les naseaux des animaux flairant le vent qui passe, pour identifier, pour sentir, non pour articuler des mots, mais pour reconnaître une odeur. Ou elles frémissaient comme des fleurs qui se ferment pour la nuit ou contre l'intrusion d'un insecte. Elles respiraient avec la lenteur des nageoires, avec la cadence d'un bulbe qui fleurit.

Je ne me déplaçais plus avec les pieds. La caverne n'était plus une route sans fin ouverte devant moi. Un berceau de bois capitonné de fourrure et qui se balançait. Quand je cessais de marcher fermement, comptant mes pas, quand je cessais de sentir, avec des doigts crispés comme des racines, les murs autour de moi, cherchant ma substance, le labyrinthe s'élargissait, le silence s'éclair-

cissait, la fourrure se désintérait, et je marchais dans une blanche cité.

C'était une ruche aux blanches cellules d'ivoire, aux rues comme des rubans d'hermine ancienne. La pierre et le mortier étaient pétris avec la lumière du soleil, avec du musc et avec du coton blanc. J'errais dans des rues sereines se déroulant comme un enchevêtrement de bobines de fil, des murs qui serpentaient sans portes; faces voilées et fenêtres voilées se dissolvant en terrasses, cours, se déversant dans la rivière. J'entendais des cascades secrètes de rire, de voix encapuchonnées. J'entendais la prière du soir pareille à une lamentation répandue sur des mosaïques brillantes et les veines des galets sous mes pieds étaient pareilles à un chapelet dans les doigts d'un moine. Je passais devant des maisons sans fenêtres dont le toit éclatait en terrasses fleuries. Un Vésuve de fleurs. Ensuite je me trouvais dans les conduits mollement sinueux d'un oreille géante, à l'intérieur des feuilles de quelque fleur complexe, de rues en spirales comme des colimaçons, aboutissant à un même point — et les passants étaient enveloppés dans des capes de coton, et respiraient serrés l'un contre l'autre. Le sable du temps coulait lentement dans leurs mains. Ils portaient d'énormes clés rouillées pour ouvrir les portes qui gardaient la cité. Les palmes se balançaient, gentiment, et la ville s'étalait comme un tapis sous des pieds contemplatifs. Je fus réveillée par le bruissement d'un papier qu'on déroule. Mes pieds se déplaçaient sur du papier. C'étaient les rues de mon journal, traversées par des portées de notes noires. Murs serpentant sans portes, désirs sans issue. J'étais perdue dans le labyrinthe de mes confessions, parmi les visages voilés de mes actions, à nu seulement dans mon journal. J'entendais la prière du soir, cri de solitude, répété chaque soir. Mes pieds touchaient des feuilles de fleurs complexes ratatinées, fleurs de papier veinées aux nervures artificielles. D'énormes clés rouillées ouvraient chaque volume, et les passants étaient sans bras, sans tête, mutilés. Le blanc orifice de la caverne sans fin s'ouvrait. A l'entrée se tenait une petite fille de onze ans, portant le journal dans un petit panier.